

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires: Page 255 comporte une numérotation fautive: p. 455.

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LES DRAMES INCONNUS

PREMIÈRE PARTIE — LE PREMIER MARI

VI.

En entendant cette phrase, Avril coupa la parole à Bourguignon pour demander :

— Et quel était ce point noir ?

Le vieux domestique répondit de sa voix la plus sérieuse :

— Pillois éprouvait un insurmontable dégoût pour le pot-au-feu.

— Es-tu fou de m'inventer de pareilles bouffes ? s'écria le maître en regardant son valet impassible.

— Je prie monsieur de croire que je n'invente rien. Que de plus petites causes ont souvent amené de plus grands effets. Je le répète, ce fut le pot-au-feu qui perdit le ménage Pillois.

— Alors poursuit ton histoire, j'ai hâte de connaître l'influence qu'un pot-au-feu peut exercer sur des destinées conjugales.

Bourguignon reprit la parole :

— Il n'était pas bien gourmand, le pauvre époux, aussi se contentait-il de la cuisine que son économe moitié lui servait. Rata, ratatouille, fricot réchauffé pour la quatrième fois, il avalait tout intrépidement, mais le courage lui manquait au pot-au-feu. La soupe passait encore, surtout quand la sévère madame Pillois ajoutait en lui présentant une assiette pleine :

— Quand on a l'estomac délabré par les excès d'une jeunesse de polichinelle, la soupe grasse est un véritable bienfait.

Le malheureux avalait donc ledit bienfait sans sourciller...

comme une expiation. Mais quand arrivait le tour du bouilli, son élan de courage se glaçait à la vue de cette viande desséchée et sans saveur. Pour ce moment là, Mme Pillois avait une autre phrase :

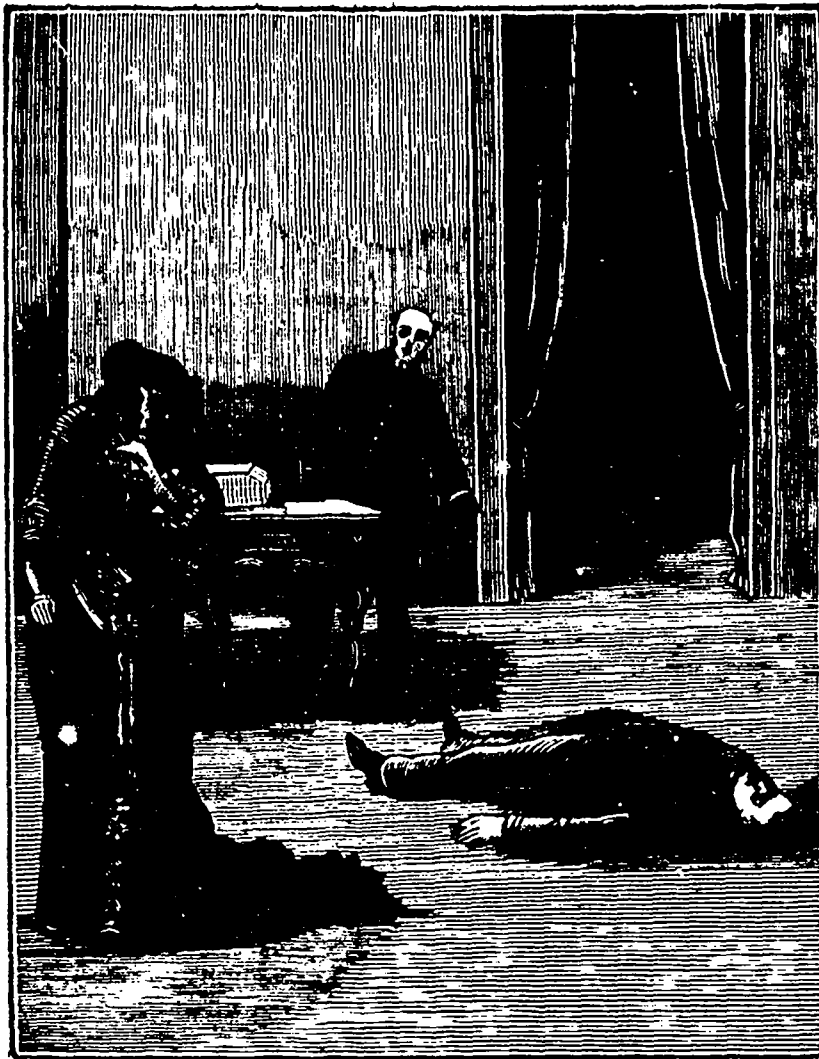
— C'est beaucoup plus sain que les montagnes de truffes qui vous ont jadis incendié le corps.

Pillois ne deserrait pas les dents pour protester ni pour manger le bouilli. Sa résistance était passive. Il aurait pu répondre que ces montagnes de truffes ne s'étaient jamais dressées dans sa vie de célibataire, dont les plus folles ripailles, pour cause de fiançailles, n'avaient abordé que le lapin sauté ou la matelote. Il préférait se taire et, dans le digne silence du martyr, il restait résigné devant le morceau de viande intact sur son assiette. Il ne donnait plus signe de vie qu'à l'apparition de la salade qui suivait invariablement ce plat exécré.

N'osant pas tenter l'énorme insurrection d'aller dîner au restaurant, Pillois avait donc pris en haine le terrible mercredi, jour du pot-au-feu.

Lui, qui saluait d'une malédiction chaque retour du fatal jour, se réveilla pourtant un mercredi matin joyeux et souriant en vrai sournois. C'est que, s'étant endormi la veille avec cette affreuse pensée que le pot-au-feu l'attendait le lendemain, un songe, un doux songe lui avait inspiré le moyen de se soustraire au supplice :

— Si le mercredi, s'était-il dit, j'amenais tout à coup un ami, ma femme, ainsi prise à l'improviste, serait obligée d'ajouter



Le pauvre Pillois avait succombé à l'excès de cette bonne nourriture...

à son menu un plat de renfort sur lequel je tomberais à belles dents.

Le soir même il revint accompagné d'un camarade du ministère.

Madame fut presque gracieuse pour ce convive qui lui arrivait sans avoir crié gare. Elle mit en réserve toute sa mauvaiso humeur pour Pillois qu'elle finit par traquer dans un coin en lui soufflant d'une voix rageuse :

—Vous avez bien besoin de m'amener quelqu'un quand nous n'avons que la soupe, le bouf et une salade !

—Bast ! fit courageusement le mari, envoyez vite chercher un supplément dans le voisinage.

—Pensez-vous donc que j'aie attendu votre conseil pour commander un vol-au-vent ? gringa l'aigre épouse, furieuse de voir sa victime oser avancer quelque chose qui ressemblât à un conseil.

Il est inutile de vous dire la furibonde scène qui foudit sur sa tête après le départ de l'invité maudit. Que lui importait l'orage ? N'avait-il pas trouvé le moyen de se soustraire au pot-au-feu.

Cinq ou six mercredis de suite il revint de son bureau avec un nouveau camarade.

Mais la révolte ne pouvait toujours durer. En femme adroite, Mme Pillois comprit qu'elle aurait bon marché de son mari dès qu'elle serait parvenue à détacher de lui tous ces alliés qui faisaient sa force. Elle s'attaqua donc aux innocents invités. Pour eux elle se montra si complètement grinchue ; elle répéta si souvent que sa maison n'était pas l'auberge des meurt-de-faim ; elle compta devant eux ses couverts d'argent avec tant d'affection méfiante ; bref, elle fut si extraordinairement désagréable que l'infortuné mari ne trouva bientôt plus, parmi ses collègues, un être assez courageux pour accepter son invitation. Il lui fallut, le mercredi suivant, se retrouver seul devant le pot-au-feu que n'accompagnait plus le vol-au-vent, ou le jambonneau, ou l'omelette au lard, ni aucun de ces plats improvisés dont on avait fortifié les derniers menus.

Mme Pillois eut le triomphe assez modeste, sauf pourtant une phrase :

—Enfin ! nous allons pouvoir nous reposer de ces orgies de Balthazard, dit-elle en servant une tranche de bouilli au vaincu.

Mais la semaine suivante, Pillois prit une éolante revanche. Il avait fini par mettre la main sur un invité qui l'avait naïvement suivi dans le traquenard.

C'était un tout jeune homme de dix sept à dix-huit ans, fils d'un ami de province, dont Pillois avait été le correspondant au collège. Sorti de classe depuis deux mois à peine, ce garçon était entré chez un commissionnaire en marchandises pour y étudier le commerce.

Pillois présenta donc le nouveau convive à sa femme qui croyait s'être à jamais débarrassée de l'impôt du vol-au-vent.

—Ma chère amie, je vous amène M. Thomas Caduchet, ce jeune homme dont je vous ai dit avoir été le correspondant au collège.

Thomas Caduchet, aujourd'hui ridicule à quarante ans passés, était, quand il n'en avait que dix-huit, un grassouillet imberbe, frais comme une rose, aux bonnes joues rougeaudes, appétissant à l'œil par son bel air de santé vigoureuse. Avec un gamin de cet âge, Mme Pillois n'avait pas à se gêner. Elle s'empressa de répondre à la présentation par cette phrase :

—Mon mari, monsieur, a bien mal choisi son jour en vous invitant aujourd'hui que nous n'avons que le pot-au-feu.

—Je l'adore ! madame, je l'adore ! balbutia le timide Thomas.

—Toi ! je ne te ramènerai plus ici ! pensa Pillois, fort penaud d'être ainsi pincé dans son propre piège.

Chaque femme est belle pour un tout jeune homme. Malgré sa timidité, Caduchet admira la chevelure noire de Mme Pillois, et, l'illusion aidant, il trouva de la beauté sur le long visage et de la distinction dans la taille roide de la mégère. Pour lui, qui ne connaissait encore de la vie que les banes du collège et le bureau de son patron, le commissionnaire, son arrivée chez Mme Pillois était un début dans la société. Faute de comparaison, elle lui apparaissait donc première comme dame du monde... et femme mariée... ces deux titres qui parent la future idole que, dans ses espérances d'amour, convoite tout adolescent qui a lu Faublas.

Pendant le dîner, auquel on n'ajouta pas même un radis, Caduchet fut si franc dans son admiration, il se montra si ingénument naïf, il découvrit une si candide ignorance que la sévère Madame Pillois se sentit involontairement entraînée vers ce jeune homme. Qui peut nier que dans la vie de la femme la plus honnête, il est une heure pendant laquelle le diable la tient au moins par un cheveu ? Cette heure sonna sans doute par Mme Pillois à la vue de ce fleuri jouvenceau, et son cœur caressa le doux désir de guider un début.

Trois jours après ce dîner, Pillois tamba de son haut en entendant sa femme lui dire :

—A propos... et ce jeune homme... ce M. Caduchet ?... Est-ce que vous croyez que vos devoirs de correspondant sont terminés envers lui ? Il est bien jeune pour être ainsi laissé libre, il peut se perdre.

—Bast ! fit insoucieusement Pillois, plein de mépris pour l'être qui aimait le pot-au-feu.

—Vous devriez lui ouvrir votre maison... cela lui éviterait peut être ces mauvaises fréquentations qui corrompent un enfant abandonné à lui-même.

Puis elle ajouta en souriant :

—Il est vrai que, la fois qu'il est venu, notre dîner n'avait rien de bien séduisant. Invitez le donc pour le samedi, jour de gigot.

Pillois prit la balle au bond et secoua négativement la tête en s'écriant :

—Impossible !

—Pourquoi ?

—Son commissionnaire ne le laisse jamais sortir que le mercredi.

—Alors invitez-le pour mercredi prochain.

—Mais vous venez d'avouer tout à l'heure que, mercredi dernier, notre dîner n'avait rien de bien séduisant.

—Une fois ne sera pas coutume, dit Mme Pillois avec un sourire dans lequel son époux entrevit le mets de supplément réservé au futur convive.

Au jour dit, Caduchet vint et le dîner fut corsé de deux plats sur lesquels le mari fit rage.

—Monsieur Thomas, votre couvert sera mis le lundi et le mercredi, déclara gracieusement la dame au jeune homme quand il prit congé d'elle.

Quinze jours après, Pillois, tout sérieux, vint dire à sa femme :

—Vous aviez raison, chère amie, ce jeune homme peut se perdre dans son isolement ; il faudrait lui ouvrir carrément notre maison. Il va s'abîmer l'estomac dans de mauvaises gargotes... quand, ici, il trouverait ensemble et vos sages conseils et un excellent régime alimentaire.

Pour la première fois depuis qu'ils étaient mariés, la femme se rangea de l'avis de son époux.

Caduchet devint le pensionnaire du ménage et chaque jour amena une série nouvelle de bons petits friots dont se gavait Pillois.

A quel moment Caduchet avait-il avoué à madame qu'il ne possédait pas pour le pot au feu ce fanatisme qu'il avait feint le premier jour ? Ce moment serait difficile à préciser. Mais le fait était que le bouf bouilli, après une courte apparition sur la table, s'en retournait intact se faire manger par les domestiques. Et il fallait voir la joie du bienheureux Pillois qui ne cessait de répéter :

—Avec ma triomphante idée d'amener un convive le mercredi, j'ai fini par faire céder ma femme.

A ce succulent régime il engraisait à vue d'œil dans le plus complet bonheur. Car il faut ajouter que le caractère quinteux de Mme Pillois avait, tout comme la cuisine, subi une notable amélioration. Elle, jadis si despote, était maintenant conduite en prévenances et en concessions pour son mari. Enfin elle était devenue si aimable, si douce, que l'époux avait fini par s'ehardir un beau jour à lui dire, en montrant un pantalon que le tailleur venait de rélargir :

—Hein ! vous qui souteniez que le bouilli est bon pour la santé... voyez donc comme je profite depuis que je suis parvenu à vous convaincre.

—C'est vrai ! avoua Mme Pillois souriant.

—Et vous même, continua le mari triomphant, vous ne vous en rendez pas compte, mais votre caractère, jadis surexcité par cette nourriture funeste, est devenu de la plus charmante aménité.

Hélas ! le bonheur ici-bas n'est pas durable !... Un soir, Caduchet ne parut pas à la table des époux !... ni le lendemain ni les jours suivants !... Au bout d'un mois, Thomas n'était pas encore de retour !

Il n'est si tendre pigeon qui ne finisse par quitter le nid pour secourir un peu ses ailes... et l'exemple du pigeon avait tenté Caduchet.

Pendant que le réfractaire essayait ainsi au loin son vol, un fin repas l'attendait inutilement tous les soirs au bercail. Par chaque jour de retard, Mme Pillois, à cette exquise pitance, ajoutait encore soit un hors-d'œuvre, soit une truffe ou une friandise, comme si elle craignait, à mesure que l'absence se prolongeait, que l'enfant prodigue lui revînt plus maigre et plus affamé. La table surchargée avait l'air de réclamer six ou sept convives.

Jadis si militairement exacte, à six heures sur le point, madame patientait, résignée maintenant, jusqu'à dix-huit, neuf et même dix heures du soir, sans que cette attente lui réveillât en rien l'appétit, car de ce dîner copieux elle touchait à peine quelques bribes. Sa plus grande consolation consistait en soupers étouffés et en regards mourants adressés au couvert de l'absent.

Inutile de dire qu'il n'en était pas de même de Pillois. La dent aiguillée par le retard, il se jetait goulûment sur cette nourriture amoncelée, et, pendant la rêverie de sa femme, il travaillait

si bravement que la table était nette quand madame n'en était encore qu'à son centième soupir. Il fallait alors le voir l'oreille rouge, le cou gonflé, la respiration courte, se renverser sur son fauteuil et savourer cette douce torpeur du bon qui digère, au lieu d'aller demander à quelque longue promenade une facile digestion. A ce jeu-là, le sang s'alourdissait en affluant au cerveau ; mais Pillois n'avait d'autre souci que de voir se prolonger une si bonne existence.

Tous les matins, à son départ pour le ministère, l'époux recevait de sa femme cette invariable commission :

—En revenant de votre bureau, poussez donc jusqu'à la maison de M. Caduchet pour savoir enfin s'il pense à nous.

Mais le soir, il rapportait aussi cette invariable réponse :

—Beaucoup d'ouvrage, la commission marche ferme en ce moment. Thomas a dit qu'on l'attend d'un moment à l'autre. A sa première heure, il accourt ici plus vite qu'un oerf.

Et Pillois dévorait, comme la veille, l'appétissant et copieux dîner que madame avait encore préparé dans l'espérance qu'il lui ramènerait le soir son fugitif.

A part les soupirs, Mme Pillois était fière et calme dans son abandon. C'était à peine si, de loin en loin, l'état de son cœur se révélait par une phrase dans le genre de celle-ci :

—Pourquoi n'aimerait-on plus à feuilleter quelquefois le livre dans lequel on a appris à lire ?

Et elle soupirait plus fort.

Et Pillois s'empiffrait toujours.

C'est ainsi que s'écoula le mois qui suivit la disparition de Caduchet. Autant le mari avait tiré lard de cet événement, autant l'épouse s'était amaigrie de désastreuse façon, car, à son régime de soupirs, elle avait joint encore l'insomnie.

Enfin, une belle nuit, sur les deux heures, un coup sourd vint faire doucement battre le cœur de Mme Pillois. C'était comme le bruit de la porte cochère qui retombe. Elle attendit émue... mais vainement.

Ce ne fut que lendemain qu'elle se rendit compte de son erreur.

Le bruit sourd avait été produit par Pillois qui, dans la chambre voisine, était tombé sur le parquet, foudroyé par l'apoplexie. Un médecin, aussitôt appelé, ne put que constater la mort qui remontait à plusieurs heures.

—Le défunt aimait trop à bien vivre, dit-il en se retirant.

Le pauvre Pillois avait succombé à l'excès de cette bonne nourriture... préparée pour un autre. Ce qui prouve une fois de plus que le châtiment, ici-bas, n'atteint pas toujours les vrais coupables.

Le récit de Bourguignon fut à ce moment coupé par cette question de Paul Avril :

—Là, vrai ? est-ce que Pillois est mort sans s'être jamais douté de rien ?

—Attendez la fin, monsieur, répliqua Bourguignon avec un sourire.

—Continue donc.

—Dire que Pillois sut d'abord à quoi s'en tenir, ce serait beaucoup s'avancer. Mais on peut affirmer qu'il connut la vérité à dater de l'absence de Caduchet... et ce qui suit va le prouver.

Devenue libre par le veuvage, Mme Pillois, après un bien strict temps accordé à la première douleur, se mit elle-même à la recherche du volage. Elle s'en alla tout droit chez le commissionnaire en marchandises s'informer de son employé Caduchet.

Celui-ci la regarda avec surprise :

— Comment ! vous ne savez pas ce que Thomas est devenu ? dit-il.

— Pas le moins du monde !

— Mais pourtant je l'ai appris à votre pauvre mari quand, un mois avant sa mort, il est venu ici me réclamer Caduchet.

— Pillois ne m'en a pas soufflé mot.

— Eh bien, j'ai envoyé Thomas s'établir mon correspondant aux Indes.

— Ah ! le pauvre enfant ! il a dû beaucoup pleurer d'être ainsi forcé de s'expatrier, s'écria la veuve qui reçut bravement le coup.

— Mais non, fit le patron, il a pris fort joyeusement la chose. Je dirai même qu'il a témoigné beaucoup d'empressement.

— Mais il est bien jeune pour une pareille mission.

— N'en croyez rien. Vous ne sauriez vous imaginer combien ce garçon, d'abord un vrai balourd, s'était promptement déniaisé en l'espace de six mois.

Mme Pillois s'en retourna chez elle blessée au cœur. Le doute ne lui était plus permis, elle avait eu affaire à un ingrat. Elle s'ensevelit dans son isolement de veuve, et, avec les années, devint la jaune, sèche et raide femme que vous avez vue hier. Chose étrange, elle en voulut moins à Caduchet de son abandon qu'à Pillois de lui avoir caché, pendant un mois, le départ de Thomas.

Vous voyez que Pillois était un philosophe qui prenait les choses par leur bon côté. En lui faisant croire au retour de Caduchet, il avait tiré de l'avarice de sa femme tous ces bons repas qui devaient avoir pour lui un si fatal dénoûment.

Quinze années plus tard, Caduchet revint en France tel que vous le connaissez aujourd'hui, obèse, grotesque et sourd. Son commerce, là-bas, n'avait pas prospéré, mais il avait su se retirer à temps pour sauver le très-modeste patrimoine qui le fait vivre à cette heure. Sa surdité, résultat de plusieurs fièvres chaudes gagnées sous l'ardent climat des Indes, le rend impropre à tout, même à nuire. Il a renoué avec la veuve qui a fait admettre son ex-protégé dans la maison du docteur où il retrouve quelques-uns de ces bons dîners que lui offrait jadis la table de sa sensible Dulcinée.

Aux deux mille francs de rente que lui donne son petit capital, Mme Pillois joint encore, comme veuve d'employé, un secours annuel du ministère que lui a fait obtenir M. de Jozèzes quand il était encore en place.

Et voilà, monsieur Avril, l'histoire du mariage et des amours de Françoise Bédache, veuve Pillois.

Aux derniers mots du vieux domestique, Paul bondit de surprise.

— Bédache ! tu as bien dit : Bédache ? s'écria-t-il.

— C'est son nom de famille.

— Et de quel pays est-elle ?

— Des environs de Beauvais... attendez donc que je me rappelle le nom de son village...

— Bresles... c'est Bresles, n'est-ce pas ? demanda le jeune homme tout haletant.

— Oui, Bresles. Elle avait encore là, je crois bien, un frère qui faisait valoir une petite ferme.

— Mais ce Bédache est mon père nourricier... celui qui m'a élevé jusqu'à ma neuvième année... celui enfin qui n'existait plus quand, à ma sortie de pension, j'accourus à Bresles pour l'interroger.

Bourguignon avait assisté impassible à l'émotion soudaine du jeune homme.

— Quelle conclusion monsieur veut-il donc tirer de tout cela ? demanda-t-il.

— Mais celle que c'est la Pillois qui a dû me confier à son frère. Son effroi d'hier l'a trahie. Elle connaît ma famille. Par elle je saurai qui je suis. Il faudra bien qu'elle m'apprenne pour le compte de qui elle agissait.

Le valet secoua la tête.

— Euh ! euh ! fit-il d'un ton de doute, qui nous prouve qu'elle n'agissait pas pour son compte ?

Cette simple réflexion arrêta net l'élan d'Avril. Ses orgueilleuses espérances éprouvaient, dès le début, une amère déception.

— Quoi ! dit-il en blémissant, je serais le fils de la Pillois.

— Et de M. Thomas Caduchet. Qu'y voyez-vous d'impossible appuya le vaillard.

C'était tomber de haut. Après avoir rêvé de nobles et riches parents, n'arriver qu'à de petits rentiers grotesques, le coup était rude à recevoir pour le pauvre garçon.

— M'as-tu bien tout dit ? demanda-t-il d'un ton bref.

— Tout ce que je savais, oui, j'ai tout dit.

A cet réponse, Paul vint silencieusement se poser devant une glace et, sur son visage reflété, il chercha à retrouver quelques-uns des traits de ces deux ridicules êtres qu'il avait vus la veille.

— Non, non, ce n'est pas possible ! s'écria-t-il enfin.

— Mais, au lieu de se faire de la bile, pourquoi monsieur n'emploie-t-il pas le moyen le plus simple pour découvrir la vérité ? avança le valet.

— Quel moyen ?

— Allez-vous-en tout droit interroger la veuve. Elle n'est pas bien hardie, la bonne dame. Mise au pied du mur, elle se troublera et vous apprendrez vite à quoi vous en tenir. Seulement je ne sais où elle demeure. Mais, chez le docteur, vous aurez son adresse.

— Parbleu ! fit l'héritier en prenant son chapeau, je crois qu'il est plus habile d'aller la demander à Caduchet lui-même.

— Tout comme celle de Mme Pillois, j'ignore l'adresse de M. Caduchet.

— Je la connais, moi. Hier, pendant le peu de conduite qu'il m'a faite en sortant de chez Perrier, je me souviens qu'après lui avoir dit que je demeurais rue de la Victoire, le sourd a compris Conservatoire et m'a déclaré qu'il demeurait juste en face.

— Il est donc facile à trouver.

— Aussi je cours chez lui, ajouta Paul qui partit en toute hâte.

Dix minutes après, sa maison trouvée, le jeune homme escadait les cinq étages qui conduisaient au modeste logement du très humble rentier Caduchet. Il tira le cordon de sonnette et, aussitôt, le bruit d'une énorme cloche d'alarme se fit entendre. Une église de campagne se serait contentée d'un parcil bourdon.

— Diable ! pensa-t-il en riant, mon sourd est homme de précaution ; il a mis une sonnette au ton de ses oreilles. Après un tel bruit, il n'y a plus de supérieur que le coup de canon.

Il paraît que, si fort qu'il fût, ce bruit n'était encore que bien juste suffisant, car Paul entendit, de l'autre côté de la porte, la voix de Thomas qui marmonnait :

— On dirait qu'on a sonné. Eh ! c'est ma foi vrai... voici le battant qui remue encore.

— Je vais me casser la voix à me faire comprendre d'un pareil pot, se dit le visiteur.

A ce moment la porte s'ouvrit et il se trouva en face de Caduchet.

Le sourd ruisselait de sueur et, dans une main, il tenait un de ces énormes poids en fonte de fer avec lesquels les hercules forains font leurs exercices.

VII.

Rien de plus risible que l'aspect du gras bonhomme rouge comme un coquelicot. La sueur du front et des joues lui amonait au bout du nez un petit ruisseau dont il arrosait le plancher.

A première vue, il reconnut Paul :

—Eh ! c'est mon jeune homme d'hier soir ! s'écria-t-il. Pourquoi avez-vous hésité à sonner franchement ? c'eût été mon heure de poésie, je ne vous aurais pas entendu. Quand je gravis le Parnasse, les vains bruits de la terre meurent à pieds. Mais vous me surprenez au moment de mes exercices hygiéniques, c'est autre chose. Entrez donc, cher monsieur.

Et, après avoir crié ces mots qui durent descendre jusqu'à la loge du concierge, Caduchet préséda l'héritier dans une première pièce, au modeste mobilier, servant à la fois de salon et de salle à manger, chauffée par un poêle en faïence.

Après avoir présenté une chaise à l'arrivant. Thomas, de l'autre main qu'il avait libre, prit sur le buffet un second poids, tout pareil à celui qu'il tenait déjà, et l'éleva à bras tendu en disant à Avril :

—Vous permettez que je continue ? il ne faut pas que je me refroidisse. Il s'en manque encore de dix bonnes minutes pour atteindre l'heure prescrite par le médecin. Mais cela ne m'empêchera pas d'être tout oreilles à ce que vous avez à me communiquer.

Et, ses deux lourds poids aux mains, il se mit à tendre, raccourcir, élever les bras en même temps qu'il se démenait sur ses petites jambes, soit à rompre ou à se fendre, soit à se baisser sur ses talons ou à se redresser sur les jarrets, toujours soufflant comme un phoque.

Tout en se trémoussant de si rude manière, le sourd reprit la parole :

—Pardonnez moi, cher monsieur, mais sans l'exercice et la transpiration, la graisse m'envahirait. Tout me profite à moi. Que je prenne du ricin... vous savez pourquoi?... va te lanlaire ! ça ne réussit dans le sens opposé ; ça me fait un repas ! j'avale-rais mes pincettes qu'elles m'engraisseraient aussi. Donc l'exercice ! c'est ma santé. Ah ! la génération actuelle a grand tort de dédaigner l'exercice ! Aussi elle s'étiole et dégénère, ses organes s'affaiblissent. J'en ai eu la preuve quand je suis revenu en France après quinze années d'absence. J'ai été douloureusement surpris en constatant combien le timbre de la voix avait baissé dans notre pays.

En entendant Caduchet mettre sa surdité sur le compte de l'affaiblissement vocal en France, Avril ne put retenir un sourire que vit le poussah.

—Ah ! vous riez, dit-il. Comme tous les jeunes gens d'aujourd'hui, vous vous croyez tiré d'affaire quand vous avez appris à donner un coup d'épée. Est-ce que, pour une occasion d'administrer un coup d'épée, la vie ne vous en fournit pas cinquante d'envoyer un coup de poing... tenez, comme celui-ci... v'lan !

Et Caduchet détacha en avant son poing surchargé de l'énorme poids de fonte.

—Tudieu ! le bonhomme possède un vigoureux biceps !

pensa Paul en remarquant avec quelle aisance le sourd maniait la lourde masse.

A ce moment un carillon, placé dans un angle de la pièce, sonna deux heures en même temps qu'une musique entonnait l'air de *Femme sensible* sur un ton tellement aigu que l'oreille de Caduchet s'éveilla.

—Ah ! deux heures ! dit-il, c'est la fin de la séance hygiénique. Pendant que vous écoutez cette ravissante musique, je vous demande la permission d'aller passer des vêtements plus secs.

Sur un signe d'acquiescement de son visiteur, il disparut dans la pièce voisine, sa chambre à coucher, qui, avec la salle à manger et une toute petite cuisine, complétait son logement.

Durant les cinq minutes que le vieux garçon fut absent, Paul l'entendit fureter dans la chambre et, suivant l'habitude des sourds, parler tout haut, quand il ne croyait que mentalement réfléchir.

—Où est-elle ? Pourquoi di-paraître comme une ombre ? O les femmes, plus trompeuses que l'onde ! a dit le poète. Je ne m'attendais guère à cette douloureuse surprise.

—De qui parle-t-il ? se demanda le jeune homme en prêtant plus d'attention au monologue.

Mais la pensée de Thomas avait pris une autre volée, car il s'écria aussitôt :

—Bon ! plus que deux chemises ! la blanchisseuse m'a encore manqué de parole. Il faudra que je passe chez elle si je ne veux pas me trouver pris à court demain pour le dîner chez les d'Armangis.

Avril releva vivement la tête.

—Où donc ai-je entendu déjà prononcer ce nom ? pensa-t-il.

Et, aussitôt, il se rappela que c'était ainsi que Bourguignon avait nommé la ravissante jeune fille blonde qui, avec Mme de Jozères, assistait à la messe mortuaire du chevalier.

—Ah ! murmura-t-il, le bonhomme va chez les d'Armangis. Il paraît que son couvert est mis partout.

Bientôt reentra Caduchet vêtu d'une de ces oriarides et risibles toilettes qui lui étaient familières.

—Maintenant que je suis un peu plus présentable, dit-il, je puis vous prier de me faire savoir à quel motif je dois votre agréable présence.

—Je venais vous demander l'adresse de Mme veuve Pillois.

Mais, en toilette comme en négligé, Thomas n'en avait pas l'oreille moins dure. Son tympan ne recueillit que la dernière consonnance et, suivant sa coutume, il interpréta le sens à sa façon.

—Il fait froid, dites-vous ? Parbleu ! je m'en suis aperçu à ma promenade du matin... car je suis déjà sorti. Mais votre remarque sur la température ne m'a pas encore appris la cause de votre visite.

Avril comprit qu'il fallait forcer le ton.

—Où demeure Mme Pillois ? cria-t-il.

Cette fois, il y eut progrès incontestable chez Caduchet qui répéta :

—Où demeure mon marchand de bois ?

Le jeune homme fut pris d'impatience et, réunissant en cornet ses deux mains qu'il appliqua sur l'oreille du personnage, il hurla en désespéré :

—Pillois, Pillois, Pillois.

—Oui, oui, Pillois, j'entends bien... je ne suis pas sourd... c'est vous qui me paraissiez avoir la malheureuse habitude de mâcher un peu les mots.

—Ouf ! fit Paul essouffé, il a enfin compris ! en voilà un avec lequel il doit être pénible de parler d'affaires !

La figure de Thomas était devenue rayonnante au nom de Mme Pillois. Il se jeta sur la main d'Avril qu'il ressaisit aussitôt en demandant d'une voix émue :

(A CONTINUER.)

Commencé le 3 Juillet 1884 — (No 236).

A toute personne qui, maintenant, nous enverra le montant de sa souscription pour une année ou plus, recevra gratuitement, outre la prime à laquelle elle a droit, tous les numéros parus de puis le commencement de cette histoire.

LE CRIME D'UNE MÈRE

(SUITE ET FIN)

VI.

—Écoutez moi, Anna, reprit Gabriel Lemaitre en lui prenant à main entre les siennes, je puis être un bon ami pour vous, voulez-vous ?

Elle ne répondit pas encore, se leva, alla vers la croisée et l'ouvrit.

Elle leva les yeux vers les étoiles comme pour leur demander conseil.

Là haut elles planaient dans la sérénité d'ombre, les vierges lumineuses de l'infini. Sur Paris une lueur douce s'étendait.

Au-dessus des grandes voies s'allongeaient des traînées de lumière jaune.

Dans la couche de brumes claires s'enlevaient la silhouette massive de l'Opéra, la colonne Vendôme, les flèches de Sainte-Clotilde, les pavillons au Louvre, le frontispice triangulaire du Corps législatif, les tours carrées de Notre-Dame, les tours rondes de Saint-Sulpice dont les plates-formes s'estompaient déjà dans la zone obscure, un peu au-dessus de l'aiguille d'or des Invalides, qui s'enfonçait comme un trait vif parmi la région des étoiles.

A l'horizon de la ville immense, la ligne houleuse des toits ondulait entre le dôme du Panthéon et le plein cintre de l'Arc de Triomphe.

La clameur de la ville s'éteignait au loin comme un murmure apaisé de marée basse.

On entendait parfois au fond des voies étroites, un bruit des voitures, qui s'enflait tout à coup et mourait lentement comme la sonorité décroissante du flot sur une grève plate et sableuse.

Paris s'élargissait jusqu'à l'horizon, qui ridait de loin en loin la percée lumineuse des rues et le clapotement gris des toits de zinc.

Et de la ville montait un conseil de vertu et de courage.

Les bruits de l'activité et du labeur couvraient puissamment les clameurs d'orgie.

Vers les étoiles s'élevait de cette fournaise humaine plus de lumière que de fumée.

Anna tendit la main à Gabriel Lemaitre.

—Soyez mon ami, je le veux bien, reprit-elle après un long silence, car vous ne serez jamais ni mon mari, ni mon amant.

—Pourquoi pas votre mari ?

—Parce que je vous veux heureux.

—Et votre amant ?

—Parce que je désire avant tout votre estime.

—Mon estime vous l'auriez, Anna, même si vous n'étiez que ma maîtresse. Une fatalité incroyable et la lésion du hasard vous ont rendu mère, pourquoi ne pas accepter qu'un honnête homme qui vous a aimé d'instinct donne un nom à votre enfant ?

—Parce que cet homme me le reprocherait infailliblement et que cela me ferait mourir de honte : il y a dans votre nature à vous, nos maîtres, des grossièretés, non, pardon, le mot est dur, de rudesses, si vous voulez, qui finissent toujours par remonter à la surface de vos meilleurs sentiments et par blesser nos délicatesses.

—La vie pourrait être facile et douce. Anna, laissez-moi venir partager votre solitude ou venez partager la mienne, nous porterons à deux les charges matérielles et les souvenirs pesants.

—Ce que vous demandez là est impossible, je donnerais tort à ceux qui me confient leurs enfants, je perdrais mes leçons et resterais à votre charge, voilà pour le côté purement matériel de la question... Quant à l'autre..., je vous dis, Gabriel, que c'est impossible.

—Mais on saura de même que je viens vous voir et si réservées que soient nos entrevues, mes visites vous feront tort.

—Alors c'est moi qui irai chez vous, voyez combien j'ai foi en votre amitié, en votre estime, Gabriel. Il est déjà tard, partez, c'est aujourd'hui jeudi, dans trois jours j'irai voir ma fille à Meudon. Voulez-vous y venir avec moi ? vous verrez comme elle est gentille, elle sera plus jolie que moi et mieux élevée, je veux en faire une femme... Vous m'aidez, n'est-ce pas ?

—Anna, vous forcez de moi ce que vous voudrez, je vous aime déjà plus que tout, pourtant je ne veux pas vous aimer trop, je souffrirais, vous le verriez, et cela vous rendrait triste, car vous êtes bonne.

—Vous avez raison, il vaut mieux que j'ignore si vous souffrez de ma réserve. Peut-être moi aussi aurai-je du regret de ne pouvoir être à vous. Écoutez-moi bien, deux choses nous séparent, d'abord j'ai tiens à votre affection et préfère vous avoir toujours pour ami, qu'un jour pour amant, ensuite je dois à ma fille le bon exemple et le respect... Voici mon dernier mot. Dimanche, trouvez-vous un peu avant midi à la gare Montparnasse.

—J'y serai, dit Gabriel, qui prit son chapeau.

Elle lui tendit son front.

—Un baiser de frère, ami.

Il lui en donna deux.

—C'est assez d'un à la fois, dit-elle.

Gabriel partit.

Quand Anna Juhel fut seule, elle se laissa tomber dans son fauteuil en murmurant :

—Vais-je donc l'aimer ? oh non, jamais !

VII.

Le dimanche suivant, l'employé des postes fut fidèle au rendez-vous.

Anna Juhel arriva cinq minutes après lui dans la grande salle de la gare Montparnasse.

Il avait déjà pris les deux billets.

Dix minutes plus tard les employés oriaient dans la nef de la gare :

—En voiture, en voiture !

Une foule embarrasée de paniers, de provisions, d'ombrelles, d'enfants, de vieilles femmes, de robes endimanchées, se précipitait dans les wagons.

Les hommes peu habitués au chapeau haute-forme se houchaient infailliblement la tête aux portières.

Des cris des bébés, les rires des jeunes filles, les lazzi des jeunes gens retentissaient sous la profondeur sonore de la gare.

Les locomotives ramassées dans leur épaisseur trapue, attendaient, soufflant une haleine blanche.

Le coup de sifflet du chef de train retentit. La machine jeta un cri bref et lentement d'abord, les bielles d'acier s'animent.

Le chauffeur mit du charbon dans le foyer, une fumée noire s'éleva de la cheminée cylindrique et se coucha horizontalement sur toute la longueur du train comme un grand panache sombre ployé par la résistance de l'air.

Le convoi s'élança hors des fortifications et entra à toute vapeur dans la plaine de Clamart.

Par les glaces baissées des portières et du haut des impériales où les femmes aiment à se jucher, des chansons joyeuses s'envolaient dans la campagne, et l'on voyait aux barrières des passages à niveau, des faces brunes et sérieuses de paysans et de maraîchers, qui, revenant de la messe en tenant à la main leur livre doré sur tranche, s'ébahissaient de cette gaieté parisienne, de cet épanouissement de figures joyeuses au grand soleil des campagnes, de cette évasion folle de captifs du travail en plein air libre, vers le silence des bois.

Gabriel et Anna descendirent du train à Meudon.

Elle était charmante avec sa robe claire, son chapeau de paille orné de coquelicots, ses gants lilas à six boutons qui faisaient valoir la petitesse de sa main et montaient jusqu'à mi-coude dans la manche large.

Ils montèrent ensemble la grande avenue. Elle lui donnait le bras, s'appuyant sur lui avec une confiance heureuse.

Ils tournèrent à gauche, par un chemin abrupt, qui s'élevait vers la maison du garde.

—Je vais voir ma fille, murmura-t-elle, se parlant à elle-même.

Vivement elle abandonna le bras de Gabriel et sous la chaleur lourde, elle se mit à courir devant lui.

Elle entra par une barrière ouverte dans un grand verger planté de pruniers et de pommiers sur la déclivité du terrain et se mit à sauter de joie dans l'herbe haute où paissaient trois vaches, paisiblement.

VIII.

A cette irruption de gaieté juvénile en leur tranquillité, elles levèrent lentement la tête et se battant le cou de leurs oreilles, regardèrent Anna de leurs grands yeux placides que taquinaient les mouches.

La petite était tout près de la maison basse du fermier, au milieu d'un jardinet clos de planches où poussaient quelques choux, des pommes de terre, des pois fleurs et, le long du mur, trois tournesols si hauts qu'ils jetaient de l'ombre sur le toit de la maison.

La fillette assise entre deux choux, s'occupait gravement à beurrer de terre glaise un morceau de pain sec dont elle se barbouillait la figure avec un sérieux importurbable.

Anna ne put s'empêcher d'éclater de rire en l'apercevant. A ce moment un grand coq jaune s'approcha sournoisement de

la petite, lui arracha d'un coup de bec le pain qu'elle tenait et se sauva comme un voleur pendant que l'enfant regardait avec stupéfaction sa main vide.

Anna euleva sa fille à deux bras et l'embrassa en plein barbouillage.

Gabriel voulut l'embrasser aussi.

—Comment t'appelles-tu ? lui demanda-t-il.

—Odile, répondit l'enfant avec cet air décidé et ce ton bref que prennent les chers petits êtres qui se sentent aimés.

—Quel âge as-tu ?

—Trois ans... Dis donc, monsieur, la bête a pris mon pain. Allez, vilaine bête.

La nourrice accourut et salua gauchement.

La présence de Gabriel la gênait.

—Je n'ai pas grand'chose à offrir à monsieur et à madame pour déjeuner.

—Vous avez des œufs frais.

—Tout à fait frais, madame, encore chauds du cou de la poule, respect que je vous dois.

—Faites nous une omelette.

Dix minutes plus tard, l'omelette fumante était apportée sous un prunier sur une table de bois blanc qu'entouraient trois tabourets de paille.

—Monsieur est le papa de la petite ? Demanda la fermière avec cette curiosité un peu obéqueuse des femmes de campagne.

—Oui, répondit Gabriel très sérieusement.

Anna rougit un peu et prit sa fille sur ses genoux pour se donner une contenance.

Quand ils furent seuls elle dit tout bas en riant :

—Vilain menteur.

—Veux-tu bien que je sois ton papa ? demanda-t-il à la petite.

—Oui, monsieur, je veux bien que tu sois mon papa.

—Pourquoi veux-tu bien, demanda la mère.

—Parce que le monsieur, il n'est pas méchant.

—Comment le sais-tu toi, bébé ?

—Parce qu'il a embrassé Odile, comme petite mère.

Le repas rustique fut délicieux sous la gaieté des pruniers, dont les feuilles sombres et lisses scintillaient parmi le rayonnement de midi.

Les papillons blancs s'envolaient par tourbillons vibrants, les poules accouraient en troupes disputer au chat familier sa part du festin, tandis qu'une mésange, la queue droite, dansait dans l'herbe, sur ses pattes fines.

Quand le vent écartait les branches au-dessus d'eux, Paris éclairé et la splendeur des Invalides éclataient dans la vallée profonde, tandis que, plus à gauche, la Seine d'un bleu-violet s'arrondissait en coude sous la verdure puissante des collines.

Après le repas Anna voulut laver et habiller elle-même bébé Odile.

Puis tous trois entrèrent sous la forêt et jusqu'au soir s'égarèrent par des sentiers étroits.

Au couchant, ils revinrent le long d'une grande avenue qui s'enfonça brusquement dans un gouffre de verdure.

Au fond, le ciel radieux refermait peu à peu son grand éventail de lumière.

Une rosace de feuillages se dessinait au bout de la rue murmurante que formaient les oliviers robustes, et les rayons faisaient de grands trous d'or dans l'épaisseur des arbres.

C'était l'heure sereine où les oiseaux se taisent, où chante

le cœur des amoureux, ou les âmes se parlent des yeux et murmurent des baisers.

Tout à coup à une question de Gabriel Anna répondit avec une moue charmante :

—Vous êtes fou.

Il l'embrassa sur le cou et Odilo qui marchait derrière eux dans le sentier mousseux dit avec autorité

—Et moi ?

Ils se baisèrent vers l'adorable petit despote et leurs bouches se rencontrèrent sur ce visage de chérubin.

Ils arrivèrent ainsi chez la nourrice.

En quittant sa mère, l'enfant dit avec une malice d'ange qui devine tout :

—Je veux que le monsieur il soit mon papa.

Gabriel manqua de l'étouffer pour cette bonne parole, la chère petite.

Tous deux revinrent vers Paris, tantôt songeurs, tantôt causeurs.

Quand ils furent arrivés au no. 16 de la rue Lopic, Gabriel murmura tout bas avec un tremblement dans la voix

—Voyons, Anna, puisqu'elle le désire.

—Je vais y songer. Demain je vous écrirai à votre bureau.

A bientôt, ami.

Elle sonna et peu après la lourde porte se reforma sur elle...

Le lendemain Gabriel Lemaître reçut cette lettre :

" J'ai été sur le point de dire oui, Gabriel : vous aviez pour défendre votre cause l'éloquence de mon enfant, vous aviez aussi... faut-il vous le dire ? celle de mon cœur. Oui..., je puis vous l'avouer, maintenant que je suis décidée à ne plus vous revoir, je vous ai aimé d'instinct et tout de suite profondément, je vous ai aimé comme je n'aimerai plus personne. Quel malheur que la fatalité se soit mise entre vous et moi !

" Ecoute, mon Gabriel, j'ai en t'écrivant des minutes de désespoir... Si tu savais, moi qui voulais rester fière, j'ai des instants de faiblesse ou j'ai envie de courir me jeter dans tes bras. J'avais rêvé entre nous une amitié tranquille, une camaraderie sans orages et sans passions. Pourquoi est ce impossible ?

" Depuis longtemps sans doute je t'aimais à mon insu, avant même de savoir ton nom, nous avions trop souvent causé le soir ensemble, les yeux dans les yeux l'un de l'autre, à l'heure où tu étais seul à ton bureau. Notre tête-à-tête chez moi, notre promenade de dimanche, la poésie des arbres et celle de ce doux nom de père que mon enfant t'avait donné, tout enfin s'est réuni pour faire chanceler ma raison.

" L'amitié est donc impossible entre nous ? Quel dommage pour notre bonheur, mon ami ! Quant à l'amour, il serait mortel. Quelque jour, sans le vouloir, tu me tuerais d'une allusion ou d'un reproche mourir pour mourir, il vaut mieux que je meure de vertu. Crois-moi, mon Gabriel, restons avec notre beau songe d'amour caressé durant toute une journée de soleil et tout un soir d'étoiles. Le dimanche, j'irai voir ma fille et je l'embrasserai en songeant que nos baisers se sont rencontrés sur son cher petit visage.

" Adieu..., crois à l'éternel souvenir de l'amie absente.

" ANNA. "

* * *

Gabriel Lemaître a cru devoir obéir à la lettre, il est parti pour la Martinique, il en est mort.

Quant à Anna Juhel, elle vit sage, adore sa fille et se console en songeant que Gabriel ne l'aimait guère puisqu'il n'a pas désobéi.

PRIMES

AVANTAGES OFFERTS AU PUBLIC!

C'est le 3 Juillet dernier que nous avons commencé la publication d'un nouveau roman encore inconnu en Canada, et qui surpasse de beaucoup tout ce que nous avons publié jusqu'à ce jour, tant sous le rapport de l'intérêt qu'il inspire au lecteur que par la richesse de son style. C'est un chef-d'œuvre du plus grand mérite.

Afin de permettre au public de l'apprécier, nous enverrons, GRATUITEMENT, le journal pendant un mois à toute personne qui nous fera parvenir son nom et son adresse, pourvu que ce soit en dehors des limites de la cité de Montréal.

DE PLUS, à toute personne qui paiera un an d'abonnement (UNE PIASTRE), nous adresserons la collection complète d'une année de notre journal, à son choix, dont elle peut voir le contenu, année par année, plus loin.

Aux personnes qui nous feront parvenir le prix de deux années d'abonnement (DEUX PIASTRES), nous enverrons la collection de trois années complètes de notre journal, tel que plus haut décrit.

Enfin, aux personnes qui nous feront parvenir le prix de trois années d'abonnement (TROIS PIASTRES), nous enverrons la collection complète de notre journal, moins, cependant, la première année, qui est épuisée.

Par conséquent, une personne qui nous enverra \$1 recevra une magnifique collection d'une année, plus le journal pendant un an; celles qui nous enverront \$2 recevront une collection complète de trois années de notre journal, et ce même journal pendant deux ans; enfin, celles qui nous enverront \$3 recevront la collection complète depuis le 1^{er} Janvier 1881 au 1^{er} Juillet 1884, soit trois ans et demi, et le journal pendant trois autres années.

Aux personnes qui nous feront parvenir le prix de six-mois d'abonnement (50 CENTS), nous enverrons le journal pendant six mois et, en plus, une collection de notre journal contenant une histoire complète.

A toute personne qui, maintenant, nous enverra le montant de sa souscription pour une année ou plus, recevra gratuitement, outre la prime à laquelle elle a droit, tous les numéros parus depuis le commencement de cette histoire.

Aucun nom n'est inscrit sur nos listes d'abonnés avant que le prix de l'abonnement soit payé.

INFORMATIONS — Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : — Un an, \$1 00 : six mois, 50 cents, payable d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1^{er} et du 15 de chaque mois. Pour la ville de Montréal, 50 cents en plus par année.

Aux agents : 16 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Sur réception du prix, nous expédierons tous les numéros parus depuis le 1^{er} janvier 1881 jusqu'à ce jour.

Voici maintenant le sommaire du *Feuilleton Illustré* depuis sa fondation (1^{er} janvier 1880), et que nous fournirons sur demande :

PREMIÈRE ANNÉE, 1880—Epuisée.

DEUXIÈME ANNÉE, 1881—*Les Aventures du Capitaine Vatan, Une Dame de Pique, Un Echappé de la Bastille ou Exili l'Empoisonneur*.—Ce dernier roman se termine en 1882.

TROISIÈME ANNÉE, 1882—*Une Vengeance de Peau-Rouge, Un Echappé de la Bastille ou Exili l'Empoisonneur* (suite et fin), *La grande Halle, La Demoiselle du Cinquième, Le Testament Sanglant, La Fille de Marguerite*.—Ces deux derniers romans se terminent en 1883.

QUATRIÈME ANNÉE, 1883—*La Fille de Marguerite et Le Testament Sanglant* (suite et fin), *Les Drames de l'Argent, Les Meurtriers de l'Héritière*.—Ces deux derniers romans se terminent en 1884.

CINQUIÈME ANNÉE (1884)—jusqu'au 1^{er} juillet—*Les Drames de l'Argent et Le Meurtriers de l'Héritière* (suite et fin).

MORNEAU & CIE, EDITEURS,

Boîte 1986.

475 rue Craig (vis-à-vis la rue St-Gabriel.)